

En quittant Kératia, et en se dirigeant vers le S.-E., à travers une plaine cultivée, on gagne par une route pavée

(45 m.) *Métropisi*, v. bâti près des ruines de l'ancienne *Amphitropée*. Franchissant ensuite un coteau couvert de pins rabougris, on aperçoit la mer et les îles d'Hélène, de Céos, de Cythnos et de Sériphos, et bientôt on arrive à (45 m.)

Porto-Mandri (ancien *Thoricos*). « C'était l'une des douze cités de la confédération ionienne. Du temps de Plinè elle était déjà détruite. On y voit des ruines remarquables, qui ont été souvent dessinées, surtout un théâtre de forme oblongue, les restes d'un temple, et, sur le cap qui sépare le Porto-Mandri de la crique *Vrysaki*, les débris d'une forteresse, élevée par les Athéniens en l'an 408 av. J.-C. La plaine, n'étant plus cultivée, est envahie par les plantes lacustres. » (Hanriot.)

En face de *Thoricos* s'élève l'île d'Hélène, ou *île Longue*, aujourd'hui *Macronisi*, longue arête de rochers nus. Pausanias fait dériver son nom d'Hélène, femme de Ménélas, qui aurait abordé dans cette île après la prise de Troie. Elle est éloignée du rivage de 6 kil., et a toujours été déserte.

« *Anaphlystos* à l'O., et *Thoricos* à l'E., marquent la limite de l'ancien district du mont *Laurium*, dont les différentes branches occupent toute la pointe extrême de l'Attique. C'est une sorte de haut plateau étroit et longitudinal à pentes amollies; sa plus grande élévation ne dépasse pas 650 mètr. Il renfermait des mines d'argent, dont l'exploitation, commencée sous *Pisistrate*, appliquée à la flotte sous *Thémistocle*, contribua à former, pendant la durée de la guerre du Péloponèse, une bonne part du revenu public: affirmée ensuite à des particuliers, elle devint moins productive; au temps d'Auguste, elle était abandonnée. » (Hanriot.)

En quittant *Thoricos*, on suit quelque temps le rivage, et l'on s'élève (35 m.) sur les pentes du *Laurium*; on traverse un bois où l'on trouve des galeries creusées dans le roc. Au haut d'une montagne, on observe les restes d'un fort qui servait à tenir en respect une contrée habitée presque entièrement par des esclaves. « A moitié chemin, entre *Thoricos* et *Sunium*, est le *Porto-Panormo* ou *Gaidouro-Mandra*, l'ancien *Panorme*. Après avoir dépassé ce port, vrai crique de pirates, on suit les sinuosités du rivage, et l'on aperçoit bientôt (1 h. 50) le temple brillant de

Sunium, spectacle saisissant dans ces agrestes solitudes. « Le cap célèbre, au bord duquel se dressent les quinze colonnes encore existantes, qui lui ont valu son nom moderne de cap *Colennes*, est peu élevé. Le flot a rongé les rochers et semble vouloir détruire la base puissante de l'édifice. De là, on jouit d'un coup d'œil qu'il serait difficile de décrire. Homère indique déjà ce promontoire comme sacré: Neptune y était adoré avec *Minerve*. Aux petites *Panathénées*, il s'y faisait une joute navale. Il est à 10 lieues d'Athènes et à 42 kilom. du Pirée. Au pied du temple, à l'O., se trouvait le port avec le dème de même nom. Pendant la guerre du Péloponèse (413 av. J.-C.), *Sunium* fut fortifié, et l'on peut reconnaître tout le pourtour de l'enceinte, qui paraît avoir aussi compris le temple. *Cicéron* et *Strabon* parlent encore de *Sunium* comme d'un dème notable. Actuellement il n'y a plus même une cabane de pêcheur: tout est désert. » (Hanriot.)

Le célèbre temple de *Sunium* était un hexastyle dorique; mais il ne reste aucune colonne de la façade. Le nombre primitif des colonnes des côtés est incertain, mais il reste debout neuf colonnes du côté S. et trois du côté N., avec leur architrave, ainsi que les deux colonnes et un des pilastres du pro-

naos qui portent aussi leur architrave. Les colonnes du péristyle avaient 1 mètr. 02 de diam. à la base, et 89 centimèt. sous le chapiteau; l'entré-colonnement était de 1 mètr. 48. La hauteur avec le chapiteau était de 3 mètr. 78. Le marbre, fortement corrodé à sa surface, provenait sans doute des montagnes voisines. Il est d'un grain moins homogène et moins fin que le marbre pentélique. Les murs de la forteresse étaient de la même pierre. L'entablement du péristyle était orné de sculptures, dont on a trouvé des restes parmi les ruines. Une grande quantité de dalles en marbre qu'on avait prises pour des fragments de pavage ne sont autre chose que des bas-reliefs dans l'état le plus complet de dégradation. Au N. du temple, et presque en ligne de sa façade E., on trouve les restes des *Propylées*, qui avaient env. 15 mètr. de long sur 9 de large, et présentaient à chaque extrémité une façade de deux colonnes doriques entre pilastres soutenant un fronton. Ces colonnes avaient 5 mètr. 10 de hauteur avec le chapiteau, 80 centimèt. de diamètre à la base, et 2 mètr. 6 d'entré-colonnement. *Leake* remarque qu'il n'y a plus de trace d'aucun édifice particulier élevé à Neptune, qui n'était sans doute honoré à *Sunium* que par un autel.

B. DE SUNIUM A ATHÈNES, PAR LEGRANA, OLYMPOS ET VARI.

En revenant du cap, on descend sur la grève sablonneuse du port de *Sunium*, on remarque quelques tombeaux, puis le chemin, souvent très-rocaillieux, paraît suivre la direction d'une ancienne route de chars; l'empreinte des roues se reconnaît dans les endroits où le sentier actuel franchit des rochers nus. On arrive alors dans une petite plaine couverte d'arbres résineux, le long du petit port *Legrana*. A 3 kilom. N.-O. du cap *Colennes*,

on trouve *Palæo-Legrana*, probablement l'ancien *Azenia*. En face, s'élève dans la mer un rocher à pic formant l'îlot connu sous le nom de *Gaidouro-Nisi*. Ille Provençale, ou île de *Patrocle*. Ce dernier nom n'est pas celui du héros troyen, mais celui d'un amiral du dernier roi de Macédoine, *Persée*, qui commandait la plus puissante flotte de son temps, et qui avait fait de cette île une station fortifiée. On quitte la côte pour remonter le vallon boisé de *Korphona* qui se dirige vers le N. et on arrive (1 h. 30 m. de *Sunium*) à

Legrana, misérable hameau qui paraît être l'ancien dème de *Laurium*, et qui forme la station la plus voisine du cap *Colennes*. On se dirige à l'O. et on franchit une espèce de col pour descendre près d'une tour ruinée, au hameau de (30 m.) *Cataphygi* (*Phégée*). Au delà, on descend sur la plaine d'*Anavyso*, laissant à gauche la baie assez profonde de *Saint-Nicolas*, de l'autre côté de laquelle on remarque des salines assez étendues. La plaine est dominée à l'O. par le mont *Olympos*, aujourd'hui *Elymvo*, qui projette dans la mer l'îlot d'*Eléoussa* ou *Arsida* et le promontoire d'*Astypalæa*. C'est ici que *M. Hanriot*, pour des raisons que nous ne pouvons reproduire, mais qui nous semblent concluantes, place l'ancien *Colias*, contre l'opinion générale des antiquaires, qui mettent le *Colias* beaucoup plus près d'Athènes, les uns au *Trispyrghi* de la baie de *Phalère*, les autres à la pointe d'*Hagios Kosmas*. Il n'y avait pas, de reste, de cap *Colias*, mais un rivage de ce nom sur lequel s'élevait le temple célèbre de *Vénus Colias*, où les femmes d'Athènes allaient célébrer des fêtes solennelles. C'est pendant une de ces fêtes que *Solon* et *Pisistrate* ayant surpris les femmes des *Mégariens*, avec qui ils étaient en guerre, en profitèrent pour leur enlever *Salamine*. Plus tard, on raconte que les débris des vaisseaux perses furent,

après la bataille de Salamine, jetés par le vent d'O. sur le rivage de Colias.

Traversant une plaine marécageuse, on arrive à (1 h.) la ferme isolée d'*Anavyso* (Anaphlyste) (3 h. de Sunium). On suit alors la plaine, comprise entre le mont Olympos au S. et le mont Kératia au N., pour gagner (30 m.) *Olympos* (Egylia), misérable hameau avec une vieille tour, où l'on peut, à la rigueur, trouver un gîte. Au delà d'Olympos, on entre dans une région déserte qui s'étend jusqu'à Vari et presque jusqu'à Athènes, et qui, d'après Hérodote, fut le dernier asile que les populations helléniques, devenues maîtresses du sol, laissèrent aux vieux Pélasges. On y rencontre souvent des débris de murs pélasgiques, et de nombreux tumuli. « La contrée est, du reste, empreinte d'un cachet particulier. Nulle part ne se fait plus vivement sentir la désolation d'une terre dès longtemps ruinée. Du temps des Romains déjà cette contrée était un désert. » (Hanriot.)

A partir d'Olympos, il est difficile de trouver de l'eau. Près d'une tour en ruines à gauche (45 m.) on aperçoit la mer, un petit promontoire et quelques îlots; traversant alors une plaine couverte de broussailles et d'arbres résineux, on atteint (20 m.) un défilé entre deux monticules, puis on descend dans une petite plaine d'où l'on découvre la mer à gauche. C'est là, près du hameau ruiné de Thinikia, où subsistent d'anciens tombeaux, que se trouvait le dème de Lampra inférieure. Remontant dans un nouveau défilé (20 m.) qui renferme quelques cabanes de bergers, on redescend dans un petit vallon, où l'on reconnaît à gauche (20 m.) l'emplacement du dème de *Thoræ*, signalé par un puits, une ferme ruinée et la chapelle de Saint-Dimitri. On gravit ensuite (15 m.) une colline boisée pour redescendre dans une plaine bien cultivée, d'où l'on aperçoit l'Hymette. Au

delà de cette plaine, on franchit (30 m.) dans un défilé étroit et pittoresque l'extrémité N. de la petite chaîne du mont Kéramoti. Traversant (10 m.) une petite plaine cultivée, on atteint (15 m.) un puits, près duquel sont deux maisons, et les ruines de Thili. Un peu plus au N., vers l'angle de l'Hymette, le hameau de *Lamvrika* indique le dème de Lampra supérieure, qui fut l'asile et le tombeau de Cranaüs, chassé d'Athènes par l'Hellène Amphictyon. Au delà de ces faibles vestiges de civilisation, on rentre dans la contrée déserte d'Anagyros au pied du petit Hymette, nommé *Anhydros* (sans eau); peu d'endroits méritent mieux ce nom. Changeant tout à fait de direction, on s'avance de l'E. à l'O., parallèlement à la chaîne de Kéramoti, vers le cap Zoster, et l'on atteint (45 m.) le hameau de Vari, d'où la vue s'étend sur la baie du même nom. On y trouve quelques fragments antiques.

A 45 m. de Vari, sur le revers de l'Hymette, se trouve la célèbre grotte de Pan, appelée aussi grotte d'Archidamus. Il serait difficile de la trouver sans guide. Le tronc d'un pin, escalier peu commode, sert à la descente et a remplacé les degrés taillés dont la trace existe encore. Un pan de rocher formant paroi en partage l'intérieur en deux chambres distinctes, où pendent des stalactites. Au fond de la caverne, les infiltrations entretiennent une source limpide. On y trouve un autel dédié à Apollon, un autre au Grand Tout (Pan), la statue mutilée de Cérès ou de Cybèle, et une tête de lion. Une inscription d'un caractère archaïque, et qui paraît être une espèce d'ex-voto, apprend que cette grotte a été consacrée aux Nymphes par un certain Archidamus de Phères. La sculpture ressemble, par la rudesse de son style, à la métope de Sélinonte et aux lions de Mycènes, et paraît remonter jusqu'à une antiquité très-lointaine.

« Cette partie de l'Attique est la seule

où se rencontrait le culte de Pan, ce dieu vague et agreste, sous le nom duquel la nature entière semblait enfermée comme en un symbole grossier. Ses sanctuaires étaient des grottes; et jusqu'à la bataille de Marathon les Athéniens l'avaient repoussé de leurs temples. Mais à cette époque, l'invasion médique faisant taire toute rivalité de races, Pan eut sa grotte à l'Acropole et à Marathon, en mémoire du secours qu'il prêta dans cette occasion aux Hellènes.

« C'est dans cette grotte que jadis le divin Platon, jeune encore, vint pour sacrifier à la divinité du lieu. Il est permis de croire que le jeune disciple de Socrate venait y adorer, non le Pan rustique de la mythologie populaire, mais bien le Pan primitif, qui était comme une grossière ébauche de cet être suprême, que son génie devant les siècles allait révéler au monde. » (Hanriot.)

Au delà de Vari, on franchit une espèce de col compris entre l'Hymette-Anhydros et le cap Zoster. « Ce passage paraît avoir été jadis soigneusement gardé, à en juger par les deux Palæo-Kastro, dont les ruines existent encore à l'endroit (45 m.) nommé Palæo-Vari (Anagyre) et parmi lesquelles il se trouve une construction cyclopéenne.

« Le cap Zoster, projeté par la chaîne de l'Hymette, est une forte péninsule, nommée aujourd'hui mont Kaminia, qui aboutit à la mer par trois langues de rochers (Kavoura, Vouliasmèni et Zervi), au delà desquelles l'Hymette projette encore l'îlot Phaura, aujourd'hui Phlèva, rocher assez pittoresque et vivement coupé. C'est là, disait-on, que Latone, près de mettre au jour Apollon et Diane, avait délié sa ceinture, et le cap avait pris son nom de cette circonstance. »

Palæo-Vari dépassé, on traverse une lande aride et couverte seulement d'arbrisseaux; on laisse à gauche le petit port *Haliki* (Halæ-Exonides), on descend dans un

vallon qu'arrose un torrent venant de l'Hymette, puis on remonte sur (1 h.) un plateau où se trouve le hameau de *Hassani* (Aixones, patrie de Chabrias), situé en face du promontoire de Hagios Kosmas. De ce plateau, on aperçoit le Lycabette, l'Acropole et la colline de Musée. On rencontre ici à droite et à gauche de la route (10 m.) les restes de plusieurs édifices antiques, et l'on atteint (5 m.) *Trakonis*, grande ferme dominée par une éminence qui porte un pyrgos avec une petite église. Selon M. Hanriot, *Trakonis* représente l'ancien *Halimons*, partie de Thucydide, où l'on célébrait les mystères de Cérès Thesmophore. A partir de *Trakonis*, la culture commence à repaître sur les collines, qui s'étendent à gauche jusqu'à la baie de Phalère. On traverse plusieurs torrents descendus de l'Hymette, et (45 m.) on aperçoit de nouveau la baie de Phalère et le promontoire de *Trispyrghi*. On commence à descendre vers Athènes, puis, au bas d'une pente assez roide, creusée dans la colline du Stade, on débouche sur l'Ilissus, en face du temple de Jupiter Olympien, et l'on rentre dans Athènes (1 h.).

ROUTE 5.

D'ATHÈNES A CHALCIS

PAR KATIPHARI, KAPANDRITI, MARCOPOULO, OROPOS.

(15 heures, deux jours. — On couche à Marcopoulo.)

D'Athènes à Céphissia (3 h.). (V. Route 4, 4^o.) — Au delà de Céphissia, on traverse le plateau buissonneux qui unit le Parnès au Pentélique, et d'où descendent la plupart des sources du Céphise, lesquelles, jointes à l'action des torrents, ont creusé des ravins aux parois très-inclinées, dont la profondeur dépasse 60 mètr. On laisse à droite le chemin de Sta-

mata et de Marathon, puis le hameau de Boyati, et l'on s'élève par des pentes bien boisées jusqu'au (2 h.) passage de Katiphori, qui franchit la chaîne de collines par lesquelles le Parnè s'unit à la région de Marathon. On descend alors dans une petite plaine verdoyante, enfermée de tous les côtés par les montagnes, au centre de laquelle, sur une éminence nommée aujourd'hui Kotroni, où subsistent des restes de fortifications, se trouvait *Aphidna*, l'une des douze cités de la confédération ionienne. Elle fut détruite par Castor et Pollux, qui y reprirent leur sœur Hélène, enlevée par Thésée; rebâtie plus tard par les Athéniens, *Aphidna* vit naître le poète Tyrteé, et les deux tyrannicides Harmodius et Aristogiton. Le v. de *Kapandriti* (1 h. 15) a pris en partie l'importance qu'avait autrefois *Aphidna*. La route d'Oropos, laissant à droite le v. de Varnava, près duquel on remarque une fort belle tour hellénique en marbre, et plusieurs restes de sculpture et d'architecture, puis le v. de Vilia et le mont Zastani, et à gauche, les v. de Tziourka, de Masi et le mont Beletzi, se dirige par une contrée montagneuse vers *Marcopoulo* (2 h.), gros bourg, situé à 3 kilom. de la mer, dans un haut vallon planté d'oliviers et d'arbres de toute sorte, arrosé par une source qui sort de terre à 1 300 mèt. S.-O. du village. On y trouve un des meilleurs khani de la Grèce.

C'est à *Marcopoulo*, et plus spécialement à la source d'*Hagia Pighi* (la sainte source), que M. Hanriot, dans une discussion savante et qui nous semble péremptoire contre les opinions de MM. Finlay et Leake, place la source sacrée et l'antique oracle d'*Amphiaräus*. Cet oracle devait son nom à *Amphiaräus*, un des sept chefs argiens qui assiégèrent Thèbes : il était fameux par sa science divinitrice; après sa mort, on lui rendit les honneurs divins, et son oracle devint un des plus

renommés de la terre. Il fut un des sept que consulta Crésus avant de se résoudre à entrer en lutte avec les Mèdes; Mardonius le consulta aussi avant d'allier camper à Platée, et le consul romain Paul Emile le visita après sa victoire sur Persée, en 169. Celui qui voulait interroger l'oracle devait jeûner tout un jour, et attendre, couché dans une toison fraîche, qu'*Amphiaräus* vint le visiter dans son sommeil.

Au delà de *Marcopoulo*, on descend vers la mer et l'on jouit d'une belle vue sur l'Eubée. On laisse à droite sur le mont Zastani le v. de Kalamo (l'antique *Psaphis*), et l'on arrive à (1 h.) *Scala*, ou *Hagii Apostoli*, petit port qui sert d'échelle à tout le district pour les communications avec Erétrie, et qui représente l'ancien *Delphinion*, port d'Oropos. « Les restes d'une ancienne jetée, quelques vestiges helléniques, une chapelle ruinée, des fragments d'architecture, une colonne de marbre qui sert d'amarre, des puits, des jardins, une fontaine d'eau saumâtre sur le rivage, sont d'ailleurs tout ce qu'on peut noter d'antiquités à *Scala*, village qui semble plus peuplé de chiens aboyants que d'habitants. Les ensablements de l'Asope paraissent avoir beaucoup exhaussé le fond de ce petit port, où, quand on aborde, il faut aujourd'hui se faire descendre à dos d'homme. Peut-être une baie existait-elle jadis là où est actuellement une plaine. » (Hanriot.)

A 3 900 mèt., au S.-O., dans les terres, se trouve le v. d'Oropos, qui représente bien l'ancien Oropos, malgré l'opinion contraire de M. Finlay, adoptée comme à regret par M. Leake, mais réfutée par M. Hanriot, d'accord en cela avec la plupart des antiquaires. Oropos était construite à l'embouchure du fleuve Asope, qui vient de Platée; cette ville appartenait le plus souvent aux Athéniens, qui s'en servaient pour débarquer des troupes

en Béotie, et pour assurer leurs communications avec l'Eubée, grenier de l'Attique. Elle fut prise en 402 par les Thébains, qui transportèrent ses habitants à 7 stades plus loin dans les terres. Cette nouvelle Oropos est représentée, selon M. Hanriot, par le v. de *Sycamino*, situé en effet à 7 stades (1 260 mèt.) d'Oropos, sur la rive béotienne de l'Asope. On y trouve quelques débris et des inscriptions antiques.

De *Sycamino* on peut se rendre à Tanagre en 3 h. en remontant le cours de l'Asope. On traverse d'abord une gorge remarquable resserrée entre le *Mavrovouno*, dernière ramification du Parnè, et les collines marneuses qui longent la plaine de *Delium*. Au delà de cette gorge on débouche dans la plaine d'*Hyporeia*. (V. R. 6.)

Au delà de *Scala*, on traverse une large plaine d'alluvion, on franchit l'Asope, et, longeant le bord de la mer, au pied d'une chaîne de collines marneuses, on atteint (2 h. 15) *Délisi*, l'antique *Delium*. Cette petite ville, le port de Tanagre, possédait un temple d'Apollon Délien. C'est sous ces murs que, l'an 424 av. J.-C., les Athéniens furent complètement battus par les Thébains. Le philosophe Socrate y combattit à pied avec un courage admirable, et y sauva les jours du jeune Xénophon : lui-même dut son salut à Alcibiade, qui servait dans la cavalerie.

On continue le long du rivage jusqu'à (1 h. 15) *Dramisi*, où la carte française marque à tort le site de *Delium*. On traverse une plaine parallèle à la mer, et bornée à l'E. par des collines peu élevées; on passe par les hameaux de *Giésali* et de *Tchélebi*, laissant un peu à gauche le v. de *Vathy*. En cet endroit le canal de l'Eubée est très-resserré; un promontoire avancé de l'Eubée porte le fort *Bourzi*, bâti par les Turcs et commandant entièrement le passage. On contourne la petite baie de

Laspi, dominée au N. par une montagne abrupte, au sommet de laquelle on trouve des ruines helléniques. C'est l'antique *Aulis*; on appelle encore ce pays *Vliki* ou *Avliki*. La petite baie du S. semble être le petit port d'*Aulis*, qui, selon Strabon, ne contenait que 50 vaisseaux. Le grand port, où se réunit la flotte grecque sous les ordres d'Agamemnon, avant de se diriger sur Troie, paraît être la baie de *Laspi*. Elle est fort étroite, sans doute, pour contenir les 1266 vaisseaux énumérés par Homère, mais suffisante cependant pour des bâtiments aussi petits que l'étaient ceux des Grecs. La grande baie semi-circulaire, au N. de la montagne, est beaucoup trop agitée par le courant de l'Euripe pour que ces faibles navires pussent y jeter l'ancre avec sécurité. Il faut ensuite contourner les versants rocheux des montagnes qui forment cette baie, pour atteindre l'entrée de l'Euripe. Vue de cette distance, avec ses mosquées et leurs minarets, la ville de *Chalcis* a un aspect tout à fait oriental. Passant au-dessous du fort turc de *Karababa*, on arrive enfin au détroit de l'Euripe, que l'on traverse sur un pont tournant, et l'on entre à (3 h.) *Chalcis*. (V. Route 18.)

ROUTE 6.

D'ATHÈNES A CHALCIS

PAR DÉCELIE ET TANAGRE.

(72 kil., 2 jours. — On couche à *Kakosialesi*.)

D'Athènes à *Patissia* (3 kil.). (V. Route 4, 4^e.) — Au delà de *Patissia* on quitte bientôt la grande route de *Kapandriti* pour prendre (2 kilom.) un chemin à gauche, qui traverse le bois d'oliviers (3 kilom.); puis, après avoir franchi le bras principal du Céphise, on laisse à gauche le chemin de *Ménidi* et l'on remonte à droite presque parallèlement au Céphise, qui coule dans un ravin assez profond. La

route incline un peu vers le N.-E., à travers une plaine couverte de landes et de buissons. On a sur la gauche le Parnès, ou Ozéa, dont le pic principal atteint 1413 mètr., et à droite le Pentélique: 8 kilom. plus loin, on franchit un ravin et un bras du Céphise; on laisse à gauche le hameau ruiné de Varibobi (Pæonidæ, selon M. Harriot); alors on commence à gravir les hauteurs qui joignent le Parnès au Pentélique, et l'on atteint (6 kilom.) la fontaine de *Tatoy* (5 h. d'Athènes), place de l'ancienne **Décélie**, l'une des douze cités de la confédération ionienne. Sophocle y avait son tombeau. On arrive ensuite (2 kilom.) au défilé (Klidi), qui existe entre le mont Katsimyti et le mont Maounia. Mardonius se rendant d'Attique en Béotie traversa ce défilé avec l'armée des Perses, l'an 479, quelques jours avant la bataille de Platée. C'était aussi là qu'était placée la fameuse forteresse que les Lacédémoniens élevèrent, l'an 413 av. J.-C., sur les conseils d'Alcibiade, banni de sa patrie. Cette occupation ruina l'Attique et amena, huit ans plus tard, la prise d'Athènes. De la citadelle lacédémonienne, il ne reste plus aujourd'hui qu'un amas de gros blocs taillés, épars sur la cime étroite du mont et ensevelis dans une végétation très-vivace. De ce sommet escarpé, on domine toute la plaine d'Athènes et toute la région N. du Parnès, jusqu'au cap Cynosure de Marathon. Du côté opposé à *Tatoy*, la forteresse plonge sur un précipice abrupt qui la mettait hors de toute atteinte.

En redescendant du Katsimytsi, on franchit la source principale du Charadros, et par un sentier difficile, dans des rochers escarpés, on atteint un défilé agreste entre le mont Liopési à gauche et le mont Béletzi à droite, et (4 kilom.) la chapelle d'*Hagios Merkourios*, où se trouve une fontaine ombragée de superbes platanes. Les voyageurs y font ordinairement une

station. Là se trouvait Sphendale, et Mardonius y campa en allant de Décélie à Tanagre.

On descend ensuite dans une plaine où coule la Marmarada, affluent de l'Asope, et laissant à main droite (3 kilom.) un sentier qui conduit en 2 h. à Oropos, par-dessus le Mavro-Vouno, on se dirige à l'O. au pied des montagnes vers le v. de (7 kilom.) *Kakosialesi* (l'antique Hyporeia?), entouré d'un bois d'oliviers, et situé au pied d'une muraille à pic formée par le mont Arméni, qui le domine de 764 mètr.

De *Kakosialesi*, on se rend en 3 h. à Tanagre (12 kilom.) par un sentier qui longe le pied des montagnes et traverse Liatani, ou par un chemin un peu plus long (14 kil.), mais plus facile, qui se dirige d'abord au N. à travers la plaine, franchit l'Asope (1 h.) à gué près du point où il reçoit la Marmarada et un autre ruisseau, passe ensuite au (1 h.) hameau d'*Imia*, près duquel on remarque une vieille tour, qui commande une partie de la Béotie, et atteint (1 h.) les ruines de

Tanagre. Cette ville avait été bâtie par les Géphyriens, colonie phénicienne qui passa ensuite à Athènes. Sa position sur les frontières de la Béotie l'exposa à toutes les vicissitudes de la guerre. En 457 av. J.-C., les Lacédémoniens s'en emparèrent et repoussèrent une attaque des Athéniens unis aux Argiens. L'année suivante (456), les Athéniens vainqueurs rasèrent ses murailles. En 426, ils désirèrent sur son territoire les Béotiens et les Tanagréens. Au temps d'Auguste, Tanagre était, avec Thespies, la ville la plus prospère de la Béotie. Elle fleurit jusqu'au VI^e siècle. C'est aujourd'hui un lieu désert. Elle a vu naître Corinne, qui vivait vers 470 av. J.-C., et qui fut la rivale de Pindare. Les Tanagréens étaient surtout une population agricole: ils avaient inventé les combats de coqs.

L'emplacement de Tanagre est une large colline presque circulaire qui s'élève sur la rive N. de l'Asope. A l'E., un ruisseau se jette dans ce fleuve. La partie supérieure de la colline est rocailleuse et abrupte. Les ruines de Tanagre sont plus remarquables par leur étendue que par leur grandeur. Les murs, dont il ne reste que les fondations, embrassaient un circuit d'environ 3 kilom. Du côté S. il y a quelques restes d'une construction polygonale, et d'une porte dont le linteau, fait d'une seule pierre, a plus de 2 mètr. de long. Du côté du N.-O. on observe les restes d'un théâtre creusé dans le flanc de la colline, et au N.-E. les restes d'un édifice d'un marbre vert sombre. Le sol est jonché de fragments de poteries. Les églises de Saint-Théodore au S., de Saint-George et de Saint-Nicolas au N. de Tanagre, contiennent quelques fragments antiques.

Chemin de Tanagre à Thèbes (26 kilomètres) par Bratzi, Dritz et Spaidès (V. R. 9.)

En quittant Tanagre, on se dirige vers le N., à travers une large plaine, et l'on arrive à (5 kilom.) *Skimatari*, village de 80 maisons, d'où l'on rejoint les bords de l'Euripe à (6 kilom.) Gierali, près de Vathy. De là à Chalcis, 11 kilom. (V. Routes 5 et 18.)

ROUTE 7.

D'ATHÈNES A THÈBES

PAR ÉLEUTHÈRES.

(12 h. 50 m. — On couche au khani de Koundoura ou au khani de Kasa.)

D'Athènes à Eleusis (V. Route 4, n° 6. — 4 h.) — En quittant Eleusis, la route suit la plaine dans la direction du N.-O. jusqu'au (1 h.) v. de *Mandra*, laissant à droite celui de *Magoûla*. Elle traverse alors une région montagneuse bien boisée pour gagner (1 h. 30) le khani de *Paleo-Koundoura* situé dans un val

lon solitaire. Plus loin on atteint (1 h.) une hauteur d'où l'on reconnaît à l'E., par-dessus un premier rang de montagnes, les sommets de l'Hymette et du Pentélique. On domine un bassin qui semble celui d'un ancien lac; on y descend; mais, près d'un petit khani avec une chapelle, la route tourne à gauche, et s'enfonce dans une vallée qui se dirige vers l'O. et au fond de laquelle on aperçoit sur une hauteur le v. de *Vilia*; (45 m.) une tour en ruine, de construction hellénique, près du petit v. de *Mazi*, marque, pour M. Harriot, l'emplacement de l'antique *Enoë*. On entre dans un autre petit bassin cultivé et l'on arrive à (30 m.)

Gyphto-Kastron (château des Egyptiens ou Bohémiens), ou le **khani de Kasa** (5 h. d'Eleusis), au pied du mont Cithæron, près d'une des sources principales du Céphise Eleusinien. On y trouve une caserne de gendarmerie et un khani pour les voyageurs. Sur un mamelon escarpé se voient les ruines de l'acropole d'**Eleuthères**, qui marquait la limite de l'Attique et de la Béotie, et défendait le défilé du Cithæron. « L'enceinte s'étend de l'E. à l'O., sa longueur est de 360 mètr. et sa plus grande largeur de 100 mètr. Les murs sont de construction hellénique, et flanqués de tours carrées en saillie. Ces tours, irrégulièrement placées et encore en assez bon état, avaient deux étages dont chacun contenait deux chambres: le premier étage n'a qu'une seule porte de 1 mètr. 16 à la base, et dont la largeur diminue en haut; le second étage a deux entrées et trois petites fenêtres; les murs de ces tours ont 1 mètr. 62 d'épaisseur. Les murs de la citadelle ont 2 mètr. 60 d'épaisseur. On y comptait sept portes, dont deux au N. et au S., et les autres à l'E. et à l'O. Les portes ont à la base 1 mètr. 35, en haut 1 mètr. 19. Dans l'intérieur du péribole se trouvent les ruines d'une bâtisse rectangulaire, de

construction polygonale. Leake a voulu, contre l'opinion générale, ôter à Gyphto-Kastron le nom d'Eleuthères, qu'il donne à Myropoli, mais cette opinion a été pleinement réfutée par M. Hanriot. « Eleuthères passait pour avoir été fondée par Bacchus. La belle Antiope y mit au jour Zéthus et Amphion. Cette ville a vu naître aussi Myron, sculpteur fameux. Elle ne fut jamais comprise parmi les demeures de l'Attique: elle était, comme Platée, une ville associée, mais indépendante, comme l'indique son nom. »

A 4 h. de Gyphto-Kastron est situé le village de Vila, d'où l'on se rend, par un chemin pittoresque, aux ruines d'Égosthena, sur les bords de la baie de Livadostro; on y trouve les murs d'une forteresse flanquée de tours, et les restes d'un môle.

Au delà du khani de Kasa, la route s'élève en contournant le mamelon de Gyphto-Kastron, décrit de nombreux zigzags et passe plusieurs fois le torrent. On rencontre (20 m.) une fontaine turque et on commence à apercevoir le sommet du Cithæron, ou mont Elatia (mont des Sapins). Cette montagne, théâtre d'anciennes légendes parmi lesquelles celle de l'exposition d'Édipe est la plus célèbre, forme la limite de l'Attique et de la Béotie; son plus haut sommet, à l'O. de Gyphto-Kastron, est élevé de 1411 mèt. En 40 m., on atteint le sommet du passage « d'où se déploie, dit M. Hanriot, l'admirable panorama de la Béotie, dominé par les grandes masses du Parnasse éblouissant de neige, et du double Hélicon qui se prolonge par la ligne crénelée des après rochers Libéthriens jusqu'au bourrelet qui dérobe Thèbes à la vue. A la gauche du spectateur se dressent les trois pics aigus et chauves du Cithæron, dont la longue pente descend jusqu'à Platée. Des deux côtés du Korombèle, qui sépare le Cithæron de l'Hélicon,

l'œil voit s'enfoncer deux vallées étroites, que la pensée suit jusqu'à la mer de Corinthe, où elles vont porter, l'une le Permesse, l'autre l'Éroë. Leuctres, Ascra, Thespiens, les trois lacs béotiens et les monts qui les entourent, et plus près la plaine de l'Asope jusqu'aux hauteurs de Tanagre, tels sont les principaux objets qui attirent les regards. La bordure du tableau est formée par les chaînes de l'Eubée et de l'Éta. »

De ce col un chemin, qui descend à gauche vers l'O., conduit directement à Platée (1 h. 15) (V. R. 11), d'où l'on peut rejoindre Thèbes en 2 heures.

La grande route descend alors vers le N. dans la grande plaine de la Béotie; au delà du (1 h. 15 m.) pont sur l'Asope, on laisse à droite, dans un coude formé par cette rivière, l'emplacement supposé du camp retranché de Mardonius (V. Platée), et l'on arrive à

Thèbes (V. Route 8) (1 h. 30.— 3 h. 45 du khani de Kasa.)

ROUTE 8.

D'ATHÈNES A THÈBES

PAR PHYLÉ.

(11 heures environ. — On couche au besoin à Dervéno-Sialési.)

D'Athènes à Phylé (4 h. — V. Route 4, 5^o). — Au delà de la gorge de Phylé, la route de Thèbes descend dans la haute plaine de Skourta, où Leake et M. Hanriot s'accordent à placer les anciennes forteresses de Drymos et de Panacte, sujet perpétuel de contestations entre les Béotiens et les Athéniens. Drymos s'élevait probablement sur une hauteur boisée, au lieu nommé *Kavasala*, où se trouvent un pyrgos démantelé et des ruines helléniques. Panacte était à l'entrée même de la plaine de Skourta, au v. de (3 h.) Dervéno-Sialési. De ce v., on descend en 1 h. 30 environ au pont Mitropolitiss, sur l'A-

sope, et on entre dans la grande plaine de la Béotie. On laisse à gauche (1 h.) les ruines de Golemi, puis on rejoint (50 m.) la route carrossable, à 20 m. de

Thèbes. (6 h. 40 m. de Phylé.) — *Histoire.* Aux origines de Thèbes se rattachent les mythes les plus célèbres de la Grèce, et, jusqu'au vi^e siècle avant J.-C., la fable se mêle presque constamment à l'histoire. On connaît les légendes de Cadmus, qui, vers 1580, s'établit le premier sur la Cadmée avec une colonie phénicienne; la légende de Zéthus et d'Amphion, qui agrandirent la ville et la fortifièrent (1457); celles de Laüs et de Jocaste, d'Édipe et d'Antigone, chantées par Sophocle. La rivalité d'Étéocle et Polynice, l'expédition malheureuse (1313) des sept chefs contre Thèbes (chantée par Eschyle), la prise de Thèbes par les fils des sept chefs, ou guerre des Epigones (1307), appartiennent à l'histoire, mais peuvent encore inspirer les poètes. A une époque voisine de la guerre de Troie, Thèbes, comme le reste du pays, fut conquise par les Béotiens, population éolienne chassée de la Phthiotide et de la Thessalie, et les anciennes races disparurent. Vers l'an 1126, les Thébains abolirent la royauté et adoptèrent la forme républicaine. Thèbes devint la cité dominante de la fédération béotienne. Mais elle revolta ses alliés par son profond égoïsme et sa tyrannie (V. Platée, Thespiens, R. 11). Par haine pour les Athéniens, elle s'allia aux Perses, et devint l'ennemie de la liberté grecque; mais vaincue avec les Perses à la bataille de Platée (479), et affaiblie par ses guerres avec Athènes et Sparte, elle ne put, après la bataille de Coronée (417), conserver le premier rang dans la fédération. Les Spartiates, d'accord avec l'aristocratie thébaine, s'emparèrent de la Cadmée (382), et pendant trois ans firent peser sur Thèbes un joug tyrannique. Mais en 379, Pélopidas, un des proscrits,

rentra dans la ville sous un déguisement, massacra les tyrans, et expulsa la garnison lacédémonienne.

Dès lors une nouvelle ère commença pour Thèbes: Epaminondas anéantit l'armée spartiate à Leuctres (371), envahit quatre fois le Péloponèse, et détruit la prééminence de Sparte par la création de la ligue arcadienne et le rétablissement de Messène. Grâce à son génie, les Thébains arrivèrent à l'apogée de leur gloire, et dirigèrent pendant dix ans les affaires de la Grèce. La mort d'Epaminondas, après la bataille de Mantinée (362), met un terme à leur puissance, et, comme dit Justin, « Thèbes n'est plus célèbre que par ses malheurs. »

Les Thébains entreprirent la guerre sacrée contre les Phocéens, et, grâce à l'appui intéressé de Philippe, rétablirent leur domination sur Orchomène et quelques autres villes. L'éloquence de Démosthène put enfin réunir Thèbes et Athènes contre l'ennemi commun; mais le roi de Macédoine écrasa les deux armées dans les champs de Chéronée (338), et se rendit maître de Thèbes. En 335 ses habitants se révoltèrent. Alexandre la reprit et la détruisit de fond en comble, n'épargnant que la Cadmée et la maison de Pindare. Rebâtie vingt ans après par Cassandre, elle ne retrouva jamais son ancienne splendeur: du temps de Pausanias (174 ans après J.-C.), l'Acropole seule était habitée. Au xi^e siècle, Thèbes acquit une certaine importance, et fut renommée pour ses fabriques de soie. Les seigneurs francs en firent une place de guerre. Sous les Turcs, elle se réduisit à quelques misérables maisons bâties sur la Cadmée. Aujourd'hui, le v. occupe la même position; mais il s'est agrandi et amélioré. C'est le chef-lieu d'une éparchie.

Topographie. — Thèbes est bâtie sur la Cadmée, colline élevée d'environ 50 mètres et complète-

ment séparée des hauteurs environnantes : sa forme est celle d'une ellipse dont le grand axe se dirige du N. au S. La ville actuelle se compose d'une grande rue, qui traverse la Cadmée dans le sens de sa longueur, et de quelques ruelles latérales. Elle possède un khani médiocre, un assez bon café, et plusieurs maisons où l'on peut trouver un logis confortable.

La ville antique était bornée à l'E. par l'Isménè, qui jaillit de la fontaine St-Jean (l'antique Mélia), et à l'O. par la Dircé, qu'alimentent plusieurs sources, dont la principale est la fontaine Paraporti (Dircé), située au pied de la Cadmée. Ces deux rivières, encaissées dans des ravins assez profonds servant de défense à la ville, se rejoignent au N. dans la plaine. Le ruisseau Strophia coule entre la Dircé et l'Isménè, et sépare la Cadmée des hauteurs Isménus et Amphion. L'Acropole occupait la Cadmée, mais la position de la ville est problématique. Forchhammer la place sur les hauteurs Isménus et Amphion, à droite de la Strophia; Leake suppose au contraire qu'elle était située dans la petite vallée comprise entre la Cadmée et le Teumessus, où l'on voit encore les ruines d'un aqueduc; mais aucun reste de monuments ne vient confirmer ces hypothèses. On peut suivre la ligne des murailles franques qui entouraient la Cadmée. Au N., près d'une grande tour carrée, on voit quatre ou cinq assises de construction cyclopéenne : ce mur, épais de 8 mètr. 40, faisait peut-être partie de celui que la tradition attribue à Amphion. Quant aux sept portes, qui avaient valu à la ville son surnom poétique, il n'en reste aucun vestige, et l'examen attentif des lieux permet seul de déterminer approximativement la position de trois d'entre elles. La première, Proetidès, était située au N.-E., dans la direction du v. de St-Théodore, et probablement au point où la route de Chalcis traverse

le lit de l'Isménè; la seconde, Elec-træ, au S., entre la Cadmée et le mont Isménus, sur la route de Platée; la troisième, Neitæ, au N.-O., près de la Dircé et sur la route de Delphes.

Des fouilles, faites il y a peu de temps sur la Cadmée ont mis à découvert des soubassements antiques, qui semblent avoir appartenu à un temple. Sur la colline Isménus, les ruines de l'église St-Luc marquent l'emplacement du temple d'Apollon. Le pavé antique se retrouve presque en entier hors de l'église, à 16 cent. env. au-dessous du sol. Près du chœur de cette église on remarque un tombeau de marbre qui passe pour celui de saint Luc. Un peu de ce marbre réduit en poudre opère, selon la croyance populaire, des guérisons miraculeuses. Ce monument n'est pas antérieur au III^e siècle, et deux inscriptions grecques à moitié effacées nous apprennent qu'il a servi de sépulture à un dignitaire romain.

De Thèbes à Chalcis, Routes 9 et 10, — à Platée, Leuctres, Thespiès, Coronée, R. 11. — à Haliarte et Livadie, R. 12, — à Orchomène, R. 12 et 16, — à Athènes, R. 7 et 8, — à Tanagrè, R. 9 et 6, — à Kokkino et au lac Copais, R. 10.

ROUTE 9.

DE THÈBES A CHALCIS.

(6 h. 20 pour les chevaux de bagages; mais la route est bonne et peut être parcourue en 4 h.)

On sort de Thèbes du côté N.-E., et franchissant la Strophia et le lit de l'Isménè, on traverse le v. de St-Théodore, où l'on remarque une jolie fontaine dont l'eau s'écoule par douze bouches. Laissant à gauche (6 m.) le chemin de Kokkino et de Martini (V. R. 10), on longe la base du Teumessus, qui sépare la plaine de Thèbes de la vallée de l'Asopus. Son sommet le plus élevé, le mont Soros, est couronné de quelques ruines hel-

léniques. Continuant à travers une grande et triste plaine, mal cultivée, sans arbres, et entrecoupée de tourbières, on rencontre (35 m.) des traces de fondations antiques, connues dans le pays sous le nom de *Portes*. Plus loin (50 m.) un monticule isolé (Misso-Vouni) marque l'emplacement du v. de Teumessus, où l'on voyait du temps de Pausanias un temple de Minerve Telchinia.

Une route qui s'ouvre à droite conduit par Spaidès, Dritsa et Bratsi, à (4 h.) Tanagrè et à (7 h.) Oropos. (V. R. 6 et 7.)

On remarque à gauche (1 h.) le couvent de St-Jean et le mont Sagmata (Hypatus), sur lequel s'élève le couvent de la Transfiguration, fondé par Alexis Comnène. Une fontaine (35 m.) au pied du Lyko-Vouni indique la position de l'antique Harma. La route se resserre entre des rochers couverts de broussailles et d'arbres rabougris, et, traversant un torrent (1 h. 10 m.), laisse à droite une fontaine, et à gauche l'emplacement de l'antique Mycalessus. C'est là que, selon la légende, la géniesse qui conduisait Cadmus avait mugé (ἐμυκίσθητο). Cette ville fut entièrement détruite par les Thraces l'an 413 av. J.-C. Du temps de Pausanias elle n'existait déjà plus. On gravit ensuite le Klepto-Vouni (montagne des Voleurs), qui se rattache au mont Ktyra (Messapius), que l'on aperçoit sur la gauche, et l'on passe entre deux hauteurs, surmontées de ruines helléniques. Du sommet du col (45 m.) on découvre une belle vue sur le pont et la ville de Chalcis, le canal de l'Euripe et les montagnes boisées de l'Eubée. On descend (45 m.) dans une plaine parsemée de rochers, et l'on contourne la baie circulaire de Vourco. Enfin, laissant à droite (12 m.) la route de Vathy et d'Oropos (V. R. 5) et à gauche (12 m.) celle de Martini et d'Atalanti (V. R. 11), ainsi que la hauteur couronnée par le fort de

Kara-Baba, on traverse le pont de l'Euripe, et l'on arrive (10 m.) à Chalcis (V. R. 18).

ROUTE 10.

DE THÈBES A CHALCIS

PAR KOKKINO ET LARYMNA.

Deux jours (18 à 20 h.) par des chemins difficiles; ne pas se charger de bagages. — On couche à Kokkino ou à Martini.

On sort de Thèbes au N.-E. par le chemin direct de Chalcis (V. R. 9), qu'on quitte bientôt pour prendre à gauche (12 m.) le chemin de Marûni; puis on traverse la plaine d'Aonie, mal cultivée, et présentant à peine quelques prairies le long des ruisseaux Kónavari et Isménè. A l'O. est le mont Sphingius (Phaga) (V. R. 12), et à l'E. le mont Hypate (Sagmata). On quitte la route pour (1 h. 15) aller sur la gauche visiter (45 m.) le lac de *Hylia* (Likéri), dont le bassin, entrecoupé de rochers, se divise en apparence en plusieurs lacs. L'antique Hylæ, qui lui donnait son nom et qui a passé pour la patrie de Pindare, était située près de l'angle S.-O. du lac. Sur la rive N., on observe un assez grand nombre de ruines helléniques. Enfin, M. Buchon a signalé le long de la rive O. les vestiges d'une voie antique. On rejoint (1 h. 15) la route de Martini et l'on arrive aux bords du lac de *Paralimni*, dont le nom ancien est très-incertain (Harma?). C'est un bassin de forme ovale, long de 7 kilom., à égale distance entre le lac Hylia et le rivage d'Anthédon. Les deux petits lacs présentent dans leur aspect une grande ressemblance. « Ils sont, dit M. Burnouf¹, étroits et contenus dans des bassins dont les pentes sont abruptes et stériles. Les eaux s'y conservent comme dans des vases profonds sur lesquels l'évaporation a peu de prise : il ne

¹ Le lac Copais, in *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 1850, p. 155.

s'y forme aucune alluvion, vu leur profondeur et la solidité des roches qui les entourent : aussi leurs eaux restent-elles toujours limpides. Leur température est très-élevée, et leur atmosphère chargée de vapeur. Ces deux lacs nourrissent d'excellents poissons qui, avec ceux de Chalcis, approvisionnent le marché de Thèbes. » Leur niveau est de beaucoup inférieur à celui du lac Copais (98 mètr.) et de la plaine de Thèbes (50 mètr.), car le lac Hylica n'est qu'à 58 mètr. au-dessus du niveau de la mer, et le lac Paralimni seulement à 30 mètr. On a supposé que ces trois lacs communiquaient entre eux et se déversaient dans la mer par ces conduits naturels appelés *Katavothra*, dont nous avons déjà parlé p. 22. La communication du lac Copais avec le lac Hylica n'est pas douteuse (V. ci-dessous); mais rien ne prouve que celui-ci communique avec le lac de Paralimni, et M. Burnouf nie formellement que ce dernier communique avec le rivage d'Anthédon; l'inclinaison des couches de rochers du mont Ptoüs s'y oppose.

Après avoir laissé à droite (30 m.) une ruine hellénique, et à gauche le v. de Hougara, l'on gravit (45 m.) un col escarpé d'où l'on découvre une belle vue sur le lac Copais, l'Hélicon et le Parnasse.

De ce col, on peut descendre par un sentier plus facile et bien ombragé vers la gorge de Perdiko-Yrysi (fontaine des perdrix), et, laissant à gauche le v. de Karditza, gagner (1 h. 30) Kokkino (6 h. de Thèbes).

Si l'on ne craint pas d'allonger la route de 2 à 3 h., on peut descendre dans la plaine, rejoindre le lac Hylica, visiter au-dessous de Sengenla la fontaine intermittente, qui sert d'issue au katavothron S. du lac Copais, remonter vers le N. pour visiter ce katavothron et plusieurs puisards semblables à ceux que nous trouverons dans la direction de Larymna

(V. ci-dessous), suivre (1 h. 45) une baie du lac Copais, à l'entrée de laquelle on remarquera une chaussée antique, reliant le pied du mont Ptoüs avec celui du mont Sphingius, gagner les ruines d'Acraephium et (45 m.) le v. albanais de Karditza.

Les ruines d'Acraephium consistent dans une acropole avec une enceinte hellénique assez bien conservée, et des vestiges de maisons et de rues. L'église Saint-George, située un peu au-dessus, est bâtie sur l'emplacement et avec les matériaux d'un temple; on y remarque beaucoup d'inscriptions grecques. L'enceinte du téménos, très-bien conservée, forme la clôture de l'église et de son cimetièrre. Acraephium était une des anciennes villes de la confédération béotienne : elle devint le refuge des Thébains, après la destruction de leur ville par Alexandre. Sur la montagne qui fait face aux ruines d'Acraephium, s'élevait le sanctuaire d'Apollon Ptoüs, dont l'oracle fut consulté par Mardonius.

Dans le trajet de Karditza à Kokkino, on découvre de belles vues sur le lac Copais, sur la petite île de Gla, couronnée d'une ruine hellénique. Sur la rive N., on aperçoit Topolias, l'antique Copæ, ancienne ville béotienne qui n'a joué aucun rôle dans l'histoire.

Kokkino n'est qu'un v. de cinquante maisons entièrement peuplé d'Albanais. On peut y trouver un gîte pour la nuit.

Le lac Copais occupe à peu près le centre de la plaine de la Béotie. « Sa figure, dit M. Burnouf, est celle d'un carré, avec deux baies vers l'O., et deux autres baies du côté de l'E., dont les plus septentrionales sont celles qui s'avancent le plus dans les terres. Au N. et à l'E., les eaux du Copais sont arrêtées par les flancs abruptes de grands rochers calcaires. La partie la plus profonde est au pied de l'antique Copæ. Vers le S.-O., au contraire, les alluvions entraînées des pentes douces de l'Héli-

con ont diminué la profondeur. — Le lac Copais reçoit toutes les eaux de la Béotie occidentale par trois rivières principales : l'Hercyne, le Céphise et le Mélas. Dans ses basses eaux, il couvre une superficie de 150 kil. carrés; les hautes crues en couvrent 230. La différence du niveau près de l'antique Copæ est de 6 mètr. au-dessus du lit du Mélas; dans les grandes inondations, elle va jusqu'à 7 mètr. 40. » M. Burnouf évalue le volume des eaux du lac à 690 millions de mètres cubes à la fin de l'hiver, et à 337 millions à la fin de l'été; dans les grandes inondations, il s'éleverait à 740 millions de mètres cubes au-dessus des basses eaux. C'est en janvier et février qu'ont lieu ces crues maximum, par suite de la fonte des neiges.

Les eaux du lac Copais se perdent de deux manières, par l'évaporation et par les katavothra. Les trois principaux sont ceux où se précipitent l'Hercyne, le Céphise et le Mélas. Il ne faut pas croire que la plus grande partie des eaux du lac s'écoule par ces katavothra; ils sont fort petits, et, étant placés au-dessus du niveau du fond du lac, ils agissent à la manière d'un trop-plein dans les grandes inondations. Ils cessent d'ailleurs d'être en activité à partir du mois d'avril : le lac diminue alors par l'évaporation. Mais il n'en est plus de même quand ils se bouchent dans la saison des pluies. C'est sans doute à leur oblitération qu'il faut attribuer le déluge d'Ogygès, dont les traditions grecques nous ont gardé le souvenir. A différentes époques, les inondations ravagèrent les villes voisines du lac, et il paraît qu'à certaines époques les anciens entreprirent des travaux au lac Copais, soit pour se garantir des crues extraordinaires, soit pour acquérir, aux dépens du lac, des terres cultivables. Sous Alexandre, un certain Cratès fut chargé de nettoyer les digues, probablement les katavothra, du lac Copais. Les travaux furent interrompus par

suite d'une révolte des Béotiens. Peut-être est-ce à lui qu'il faut attribuer les grands puisards que l'on trouve aux deux cols qui séparent le Copais de la baie de Larymna et du lac Hylica¹. Il y en a jusqu'à seize. Malheureusement, ils ne sont ni les uns ni les autres dans la direction des katavothra : mais peut-être s'agissait-il de creuser un canal artificiel pour jeter les eaux du lac à la mer. — Ce projet, qu'on a remis en avant dans les temps modernes, et qui donnerait à la culture un vaste terrain marécageux et insalubre, aurait, selon M. Burnouf, l'inconvénient de tarir le plus grand et presque le seul réservoir d'eau de la Grèce orientale.

L'aspect du Copais varie beaucoup, suivant les saisons. « Au mois de mars, c'est un vaste étang coupé à et là de longues bandes de terres hautes, dont la couleur jaune ou brunâtre tranche sur le bleu des eaux plus profondes. A la fin du printemps, la chaleur du soleil et les pertes qui ont lieu par les katavothra ont réduit le volume et l'étendue des eaux : une riche végétation donne alors au lac l'aspect d'une prairie fertile. Dès le milieu de l'été toute cette décoration a disparu : ces prairies apparentes sont devenues un marais insalubre. » (Burnouf.)

On descend la colline de Kokkino pour regagner la route de Martini, qui conduit par une petite plaine aux bords (1 h.) de la baie N.-O. du lac Copais. On peut visiter (5 m.), au pied d'une paroi perpendiculaire de 25 mètr. de haut, une grande caverne de plus de 100 mètr. de profondeur, que les hautes eaux envahissent souvent, et qui communique avec l'entrée du katavothron S.-E. Ce katavothron présente aussi l'aspect d'une caverne creusée dans une paroi verticale : le cours d'eau qui s'y engouffre a 9 mètr. de largeur et 8 de profondeur. A une petite

¹ V. Sauvage, *Ann. des mines*, 4^e série, t. X.

distance on en trouve deux autres, dont l'ouverture est plus petite.— On rejoint (45 m.) la route qui traverse le vallon de Larma, où l'on observe les puisards dont nous avons parlé. Aucun d'eux n'est achevé, en ce sens qu'ils n'aboutissent à aucun conduit souterrain, et que le plus profond n'a que 35 mètr.— Quittant (25 m.) la route de Martini, on franchit un petit col à droite, et l'on arrive à (15 m.) l'issue des katavothra: l'eau s'échappe au pied d'une paroi de 10 mètr., et forme plusieurs petits ruisseaux bientôt réunis en un torrent d'environ 15 mètr. de largeur et de 1 mètr. de profondeur, qui s'écoule avec rapidité vers la mer. On suit ce torrent, et, passant près d'une vieille église et des moulins de Larymna, on arrive (45 m.) au bord de l'Euripe, où se précipite l'eau du lac.

Les ruines de Larymna, situées à 10 minutes sur le rivage, au lieu nommé *Kastri*, consistent en une enceinte, les restes d'une acropole, d'un môle et d'un port, de quelques substructions d'édifices inconnus, et, en dehors de l'enceinte, d'un tombeau et d'un édifice oblong. Une petite source salée coule tout auprès.

Les ruines de Larymna sont à 2 h. de Martini, gros village où l'on trouvera un gîte. De Martini on peut en 2 jours (72 k.), par Atalanti, Livanatôs, Palæo-Khori et Kœnourio-Khori, gagner les Thermopyles en suivant presque constamment le rivage.

On revient à (1 h. 10) l'issue des katavothra; mais, au lieu de retourner vers le lac Copais, on prend vers le S.-E. un sentier étroit et difficile, qui conduit à (2 h.) la baie de Skroponéri, où l'on trouve une autre issue des katavothra, une ruine hellénique et un métokhi, et au (2 h. 30) rivage d'Anthédon, où l'on observe les ruines d'une acropole, d'une enceinte, des citernes, d'un môle, et les fondations d'un édifice de 34 mètr. de long, bâti dans la mer.

C'est à ce rivage que l'on rattachait la légende du dieu marin Glaucus. A 2 kil. d'Anthédon, au v. de Loukisi, on trouve aussi quelques pierres helléniques. Le chemin, qui suit le rivage au pied du mont Messapius (aujourd'hui *Ktyra*) et en face de la petite île Gaidouronisi, présente des traces de roues de char. On arrive (1 h. 45) à l'emplacement de l'antique Salgameus, et à la plaine de Chalia, où l'on découvre (30 m.), près d'une église ruinée, quelques fragments qui peuvent avoir appartenu au temple de Cérés Mycalessia. Enfin on rejoint (30 m.) la route de Thèbes à Chalcis (V. R. 9 et 18) (8 h. 45 de Larymna).

ROUTE II.

DE THÈBES A LIVADIE

PAR PLATÉE, LEUCTRES ET L'HÉLICON.

(Un jour et demi (14 h. — On couche à Thèbes.)

On sort de Thèbes, du côté du S. et, suivant un chemin presque parallèle à la route carrossable du Cithæron, on traverse la grande plaine où coule l'Asope, aujourd'hui *Platana*, et qui n'offre rien à mentionner jusqu'aux ruines de (2 h.)

Platée. — *Histoire.* — La ville de Platée est déjà mentionnée par Homère. En 519 avant J.-C., pour échapper à la domination thébaine, elle contracta avec Athènes une alliance qui subsista jusqu'à sa ruine. Les Platéens prirent une part glorieuse à la bataille de Marathon et aux combats de l'Artémisium; mais forcés de fuir devant l'invasion des Perses, ils ne purent assister à la bataille de Salamine. Les Perses, vaincus sur mer, se vengèrent en incendiant Platée. L'année suivante (479 av. J.-C.), Mardonius, étant sorti de l'Attique par le passage de Décélie (V. R. 5), vint camper près de Platée, sur les rives de l'Asope, et y établit un

camp retranché de 10 stades (800 mètr.) carrés. L'armée des Grecs alliés vint l'y attaquer par le passage du Cithæron, et remporta l'immortelle victoire qui mit fin à la seconde guerre médique. Platée se releva de ses ruines, grâce aux dons de la confédération grecque. Elle reçut la mission de garder les monuments funéraires élevés aux héros morts sur le champ de bataille, et de célébrer tous les cinq ans les fêtes commémoratives. Le territoire de Platée fut déclaré neutre et inviolable. Cependant, au commencement de la guerre du Péloponèse, l'an 431 avant J.-C., trois cents Thébains essayèrent de s'emparer de la ville par surprise; mais cent quatre-vingts d'entre eux payèrent de leur vie cette tentative. En 429, l'armée lacédémonienne, commandée par Archidamus, vint mettre le siège devant Platée. Thucydide a raconté longuement ce siège mémorable, qui dura deux ans. Les derniers défenseurs furent mis à mort, et tous les édifices privés furent rasés par les Thébains. Les Platéens survivants trouvèrent un refuge chez les Athéniens. En 387, la paix d'Antalcidas rendit aux cités grecques leur autonomie; Sparte, jalouse de Thèbes, releva la ville de Platée, mais les Thébains la détruisirent encore en 372. Après la bataille de Chéronée (338), Platée fut reconstruite par Philippe et par Alexandre. Pausanias nous en a laissé une description. Au v^e siècle, l'empereur Justinien répara ses murailles.

État actuel. — Les ruines de Platée sont situées au pied du Cithæron, près du petit v. de Kokla. On retrouve les restes d'une enceinte d'env. 4 kil. de circonférence, qui n'est certainement pas antérieure à Philippe, et d'une Acropole, ou plutôt d'une citadelle, dont les murailles paraissent bâties avec les restes d'édifices plus anciens. Ces murailles nous présentent un mélange des deux constructions polygonale et rectangulaire. Les

gros blocs sont taillés à facettes, comme dans l'appareil en bossage. On y distingue des restes de tours à quatre côtés, tandis que les tours de la grande enceinte n'en ont que trois, et sont ouvertes en dedans. On remarque, au milieu de cette citadelle, une église byzantine, construite avec des fragments antiques, et aujourd'hui ruinée. Leake a signalé, à l'angle S. de l'enceinte, au point le plus élevé et le plus rapproché des rochers du Cithæron, une autre enceinte d'une construction plus ancienne: c'est la seule partie qui pourrait remonter à l'époque de la guerre médique. — Sur la pente à l'O. de la citadelle, on observe plusieurs grands sarcophages de pierre extrêmement simples. On s'en sert aujourd'hui comme de pressoirs pour le vin; on a pratiqué pour cela sur l'un des côtés un trou auquel on a adapté une espèce d'entonnoir. Un peu plus loin est une fontaine antique: l'eau sort par trois bouches percées dans un mur de marbre, surmonté d'une frise sculptée.

Le champ de bataille est un peu plus au N. sur les rives des ruisseaux qui forment l'Eroë. Suivant le récit d'Hérodote, Mardonius avait établi son camp retranché à 4 ou 5 kil. de là, sur la rive gauche de l'Asope, probablement à l'E. de la route moderne de Thèbes (V. R. 8). Les Grecs occupèrent d'abord les pentes du Cithæron, entre Hysîæ et Erythræ (vers les v. actuels de Boubouka et de Katzoula). Encouragé par le succès d'un premier combat, Pausanias descendit dans la plaine, et étendit son camp le long de la rive droite de l'Asopus, en face de celui des Perses: les deux armées restèrent en présence pendant quelques jours. Les flèches des Perses tenaient les Grecs éloignés de la rivière, et la cavalerie de Mardonius, repoussant les Spartiates, parvint à boucher la fontaine Gargaphia, d'où les Grecs tiraient leur eau potable. La posi-